

Sous le ciel froissé de tes pensées, la terre chaude de mon enfance



*Le ciel est le lieu de départ  
La terre est l'auberge  
Le langage la charrette à bœufs  
Le temps est le voyageur qui ne revient jamais*

Li T'ai-po

Maya Mattei et Bertrand Flachot forment dans la vie un duo de longue date : plus de quarante ans de complicité les unit. C'est pourtant la toute première fois, à l'invitation de Marguerite Milin, qu'ils présentent ensemble leur travail en galerie, sous la forme d'une double installation soigneusement pensée pour le lieu – l'appréhension formelle de l'espace est une dimension centrale de leurs travaux respectifs. Une grande feuille de papier froissée, saturée d'encre, flotte en suspension au centre de la galerie. Un océan noir de signes à la surface mouvementée, striée de traits, balayée de griffures, d'où émergent des éléments cartographiques segmentés et des fragments de textes imprimés. Les ondulations forment des volumes, les plis creusent des ombres, esquissant les reliefs d'un paysage abstrait auquel l'artiste donne forme en modelant, à même le papier, la topographie accidentée de son espace mental de création. Quelques fragments de papier froissé, épinglés sur les murs, entrent en résonance avec l'installation. On retrouve ici le langage graphique et poétique si singulier de Bertrand Flachot : cette déambulation cursive entre figuration et abstraction, au bord du sens et du langage, qui semble n'avoir pas d'autre mobile que sa propre prolifération dans l'espace. A cette abstraction formelle qui invite l'esprit à flâner librement dans le ciel de ses pensées, répondent les concrétions bien terrestres de Maya Mattei : elles aimantent à leur tour notre regard en le ramenant vers le sol, partiellement recouvert de sable sec. Sous la forme d'un cheminement dans l'espace, la sculptrice a disposé des empreintes de pas dans des terres séchées, diversement colorées – du blanc crayeux au noir de charbon en passant par différentes nuances, de l'ocre au brun foncé. De petits bas-reliefs de matériaux naturels glanés au cours de ses voyages accompagnent ce cheminement. C'est à l'issue du premier confinement que l'artiste a entamé ce travail sur la mémoire tactile du corps : fragilisée par les sentiments d'isolement et d'insécurité générés par la pandémie, il s'est agi pour elle de ne pas *perdre pied* – de rester debout sur la terre. Et c'est le souvenir du contact avec le sol, au cours des marches sur le sable chaud de sa Tunisie natale, qui, revivifiant son identité, lui a permis de ne pas sombrer. Par la forme évidée du pied que le corps laisse sur la surface de la terre, les empreintes témoignent de notre présence au monde : elles sont une trace bien réelle de notre passage. Aussi s'est-elle attachée à reconstruire des expériences sensibles de terre d'origine ou de naissance – la sienne propre comme celles des autres : en invitant des amies, également déplacées de leur lieu d'origine, à fixer leur empreinte sur un échantillon de terre ramenée du pays, son travail mémoriel a pris ainsi une forme archéologique, intime et collective.